

fort spirituel. La gravure de l'éléphant accordéon est bien amusante.

Luce et Colas apprennent à lire. Ils rencontrent même un chien savant qui a l'air beaucoup plus attentif qu'eux et se souviendront toute leur vie, je pense, de l'inconvénient qu'il y a à ne pouvoir saisir toute l'importance d'un écriteau posé sur un banc fraîchement peint !...

Le hibou et les petits oiseaux. M. Plumereau se permet de le faire plumer vif par d'innocents passereaux, qui, d'ailleurs, en sont parfaitement incapables, mais les gravures sont d'une belle coloration et le hibou est une... peinture de ceux qui ont tort de ne pas aimer le soleil, donc, ce n'est qu'un hibou en papier, un pur symbole.

Douce-Amère et Pêcheurs de lunes, écrits en gros, bien appuyés, sur des images tendres, sont de bons petits alphabets, où l'on trouve tout de même à épeler les premiers signes de la compassion humaine et il n'est jamais trop tôt pour les apprendre.

RACHILDE.

L'ART A L'ÉTRANGER

La « Gewerbeschau » de Munich.— La ville de Munich a grandement fait les choses. Dans les vastes bâtiments édifiés il y a plus de dix ans pour les expositions temporaires, elle a rassemblé tout ce que l'Allemagne et l'Autriche produisent dans le domaine décoratif, et, chez eux, l'art décoratif comprend aussi bien les meubles et menus objets destinés à orner le home que les appareils téléphoniques ou les ustensiles de ménage.

Ce qui surprend tout d'abord est l'affluence des envois. Le catalogue a plusieurs milliers de numéros, et cela tient à ce que les organisateurs de cette exposition ont voulu, en même temps qu'un but artistique, atteindre un but commercial. Ils ont ainsi accueilli très largement, trop largement peut-être, tous les efforts. De ce fait, des objets de valeurs très inégales sont mis côte à côte se nuisant ainsi les uns les autres. Plusieurs nous intéressent, beaucoup nous déçoivent.

Une section s'impose pourtant à notre entière admiration : c'est celle du livre. Nous n'avons pas d'idée, en France, de ce qu'est

la production livresque allemande. Elle embrasse tous les genres et toutes les époques, elle satisfait à tous les besoins et à toutes les curiosités.

Par suite de circonstances et de hasards qu'il serait trop long d'étudier ici, d'une part les éditeurs peuvent établir des volumes à un prix comparativement bien moins élevé que celui des objets usuels ; d'autre part, la baisse du mark s'accroissant chaque jour, le public, dans la crainte d'une complète dévalorisation, place les sommes dont il peut disposer en objets ayant une valeur propre, et susceptibles, un jour ou l'autre, d'être revendus. Aussi assurés d'une vente rapide, les éditeurs ont-ils des audaces malheureusement inconnues chez nous.

Tout d'abord une large part est faite aux auteurs allemands. Presque toujours, — sauf pour les éditions populaires à très bon marché, — ces volumes sont illustrés, soit par des artistes contemporains, soit par des modernes. A côté des grandes œuvres de Schiller, de Goethe, etc... viennent les auteurs secondaires ; et, outre-Rhin, il n'est pas besoin qu'un éditeur fasse une *collection de chefs-d'œuvre inconnus*. Là-bas tout est connu, tout est lu, tout est imprimé, et plutôt deux fois qu'une.

Ensuite viennent les traductions. Toutes les œuvres de tous les pays sont traduites en allemand, de Flaubert à Tolstoï, d'Ibsen à d'Annunzio. Ceci sans compter notre littérature, — si toutefois on peut lui donner ce nom, — pour l'exportation qui nous fait si désavantageusement connaître que, neuf fois sur dix, pendant le premier entretien qu'un Français a avec un étranger, celui-ci demande à celui-là : « Est-il vrai que toutes les femmes françaises ont un amant ? »

Heureusement, pour contrebalancer le tort que nous font de trop nombreuses œuvres écrites dans un but spécial, une nouvelle maison d'édition, le *Recht Verlag*, publiera prochainement une traduction du *Bourgeois gentilhomme* et de plusieurs de nos grands classiques. Elle vient déjà de donner, dans le texte français, un admirable *Baudelaire*, illustré par Eberz, un des artistes munichois les plus en vue de l'école moderne.

Enfin la *Bibliothèque Internationale* de Berlin et l'éditeur *Manz*, de Vienne, ont déjà fait paraître, toujours en français presque tout Balzac, J.-J. Rousseau, le *Journal intime* et l'*Adolphe* de Benjamin Constant, Fromentin, Stendhal, etc...

Les éditeurs allemands ne bornent pas leur effort à l'impression et à l'édition des livres. Ils font aussi un gros effort dans les publications d'art. Grâce à l'esprit méthodique et un tant soit peu scholastique que chacun leur reconnaît, les Allemands préfèrent à l'album présentant un choix de tel ou tel maître, la reproduction complète de l'œuvre du maître ou de telle partie de l'œuvre du maître. Telle la Grande Passion de Dürer, les dessins d'Holbein ou de Rembrandt. Le Recht Verlag a réuni en un album l'œuvre entier de Grünewald, si mal connu à Paris, et qui cependant devrait attirer notre attention, maintenant que ses plus belles toiles, rendues au musée de Colmar, sont devenues françaises. Et la Marées-Gesellschaft cherche à atteindre la perfection dans les admirables planches en couleur de l'œuvre de Manet, — texte du professeur Glaser, — de Cézanne, Renoir, Daumier, Constantin Guys. Grâce à un procédé nouveau, ces planches reproduisent fidèlement, trop fidèlement même, non seulement les teintes les plus délicates, mais aussi les moindres détails de la pâte et les plus transparents glacis.

La même recherche, la même conscience, le même souci de perfection s'applique à la musique ; et je n'entends pas les éditions populaires dont personne n'a oublié la perfection et les prix dérisoires, mais les beaux tirages qui font la joie des bibliophiles et des musicographes.

La firme munichoise Drei Masken a fait paraître, en facsimile, quelques manuscrits des grands maîtres : un choral de Bach, la sonate III de Beethoven, des trios de Mozart. Pour le printemps prochain elle annonce la reproduction de la partition d'orchestre manuscrite des *Maîtres Chanteurs*.

C'est une joie pour le véritable amateur de musique qui ne peut faire les pèlerinages de Salzbourg, de Vienne ou de Bonn pour voir les manuscrits de Mozart, de Beethoven ou de Schubert que d'avoir chez soi la pensée du maître, telle qu'elle a jailli de son cerveau, telle que sa main l'a tracée, d'une écriture élégante et facile chez Mozart, tempétueuse chez Beethoven, grave et appuyée chez Bach.

A la section du livre qui satisfait pleinement notre goût les Allemands préfèrent celle de la porcelaine. On ne peut nier son importance ni son intérêt. Dans un immense hall éclairé par une lumière joliment tamisée, des milliers de services de tables, des

milliers de vases et de bibelots sont exposés. Les grandes manufactures de Dresde et de Berlin ont exposé leurs dernières créations, les fabriques régionales tyroliennes ou bavaroises ont envoyé les objets usuels, conçus selon une tradition plusieurs fois centenaire. Les uns comme les autres ne manquent pas d'intérêt, mais ne nous apportent rien de très nouveau.

La pièce principale de cette section est la grande fontaine du professeur Wackerlé, exécutée par la manufacture de porcelaine de Nymphenburg, haute d'environ deux mètres, ce qui, au point de vue technique, est intéressant. Les quatre grandes statues dont elle est flanquée sont originales et très modernes de conception, mais la forme même de la fontaine, — et elle a cela de commun avec bien d'autres pièces, — nous paraît mièvre et vieillote, parce qu'inspirée trop directement à la fois de l'Orient et du plus précieux Louis XV.

Il est curieux de constater que l'Allemagne d'après-guerre, — du moins en ce qui regarde l'art décoratif, — délaisse les formes un peu massives, mais neuves quand même, qui étaient la caractéristique de l'art munichois, pour subir l'influence du rococo. Cela est surtout sensible dans les décors des faïences, — les statuettes de Saxe toujours et encore les mêmes, les formes de certains vases.

Nous sommes davantage intéressés par les céramiques autrichiennes de la fabrique de Gmunden, dont la pâte et les coloris s'apparentent aux recherches de céramistes de chez nous.

Bien plus encore que les céramiques nous déçoit l'art décoratif proprement dit : les meubles, tentures, les objets destinés à parer le home. Les formes en sont grêles et recherchées, les matières pauvres, assemblées sans goût, avec des rencontres de couleurs auxquelles notre œil reste réfractaire. Ainsi que chez nous se fait sentir l'influence du second empire, avec les meubles capitonnés, les abat-jour pagodes, les ganses et les glands inutiles.

Quelques ensembles cependant se font remarquer par leur simplicité et leur bon goût, tels que le cabinet de travail de M. Ballin, de Munich, les meubles du Professeur Brunn, ceux de l'architecte Ranz, de Nuremberg, de M. Kammermeir, de Munich. Tout à fait charmante aussi la chambre cabine faite pour le Norddeutscher Lloyd ; un ensemble rose et gris qui dénote un œil délicat de coloriste.

Parmi les étoffes, les plus intéressantes sont les soies imprimées de Cohen, les damas lamés d'or de la maison Michels de Berlin, les recherches de couleurs de Schwarzschild, de Francfort.

Les vitrines d'argenterie sont aussi belles qu'on peut les souhaiter. Travaillé au marteau comme le fait Jensen, le métal devient ainsi matière vivante ; et non seulement les orfèvres allemands ont su trouver des formes nouvelles et harmonieuses, mais, ayant souci de la *couleur* du métal, ont obtenu d'heureux effets par l'alternance des surfaces unies ou martelées, planes ou arrondies.

Touchant à l'art décoratif proprement dit, la section du théâtre marque une grande activité. Comme le livre, le théâtre a, pour les Allemands, un intérêt tout autre que pour nous. Ils y vont certes pour se distraire, mais aussi pour s'instruire et recevoir une impression d'art. Pour eux, les acteurs ne sont pas des gens qui vivent d'une vie anormale, toute de luxe et de fantaisie, mais des travailleurs qui peinent et cherchent afin de provoquer chez les spectateurs de belles émotions.

Les maquettes exposées à Munich sont des plus modernes et, pour la plupart, inspirées de Reinhardt. Là nous trouvons le goût affiné, les beaux accords de couleur qui font totalement défaut dans l'ameublement. M. Gretz a rénové, pour l'opéra populaire de Berlin, les mises en scènes de Wagner. Qu'aurait dit le vieux serpent à sonnette, comme se plaisait à l'appeler Nietzsche, s'il avait vu le décor quasi cubiste de *Tannhäuser* ?

Une des conceptions les plus belles et les plus simples est la décoration du *Coriolan* de Shakespeare de Ludwig Zukermandel, avec une utilisation des profils et des silhouettes se détachant sur le ciel qui peuvent devenir une féconde indication.

Le cinéma vaut le théâtre. Sans parler du *Cabinet du Docteur Caligari*, que nous connaissons pour l'avoir vu sur les boulevards, il faut citer, parmi bien d'autres, la *Fin du prince Ferrantes* de Wegener, un artiste puissant, au masque accusé, qui écrit les scénarios, les joue et les met en scène. A côté de l'exposition cinégraphique, passaient, dans une salle obscure, des films documentaires : le démontage d'une locomotive, la construction d'un bateau, etc. C'est là un champ très vaste à exploiter. Le public nombreux qui s'y pressait chaque jour est l'évidente preuve que le peuple peut s'intéresser à autre chose qu'à des histoires rocambolesques de bandits masqués.

A côté de ces sections d'art, l'exposition comprend une infinité de choses industrielles. Les affiches et les emballages méritent une mention spéciale. Le pavillon de la couleur est un des plus attirants qui soient, les jouets ne font pas seulement la joie des enfants, mais aussi celle des parents, les objets de voyage donnent la nostalgie des sleepings et des transatlantiques. Mais où les Allemands triomphent, c'est dans les mille et un objets de la vie courante, ustensiles de ménage, de cuisine ou autres. Rien n'est plus pratique ni plus ingénieux. Alors que chez nous on s'enlise dans la routine, ils cherchent constamment le moyen de rendre la vie journalière plus simple et plus aisée.

Avec ses défauts et ses qualités, avec ses erreurs et ses trouvailles, la Gewerbeschau nous apparaît comme le reflet de l'Allemagne actuelle, nous est la preuve que les vaincus d'hier, malgré le manque de matières premières et les difficultés de toutes sortes avec lesquelles ils sont aux prises, luttent sans relâche pour conjurer le péril imminent.

MARIE DORMOY.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Le passé de Mata-Hari. — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* s'est occupé à plusieurs reprises de Mata-Hari (LXXXIV, 383 ; LXXXV, 23, 69, 120, 402, 558). Parmi les communications auxquelles la fusillée de Vincennes a donné lieu, figurent deux lettres du Dr Raeymaekers, parlant des Mémoires de Mata-Hari, — Mémoires qu'il a recherchés en vain.

Le livre en question est entre mes mains et c'est avec plaisir que je donne au Dr Raeymaekers et aux lecteurs qui s'intéressent au passé de la danseuse les détails suivants :

Titre du livre :

MATA-HARI

Mevr. M. G. MAC LEOD-ZELLE

De Levensgeschiedenis mijner Dochter

En mijne Grieven tegen haar vroegeren Echtgenoot.

Met portretten, documenten,

fac-simile's en bijlagen

door

A. ZELLE Czn.

C. L. G. Veldt. — Amsterdam